

Bertha S. Phillpotts. *The Eider Edda and ancient Scandinavian drama*

P. Hamélius

Citer ce document / Cite this document :

Hamélius P. Bertha S. Phillpotts. *The Eider Edda and ancient Scandinavian drama*. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 1, fasc. 1, 1922. pp. 132-134.

http://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_1922_num_1_1_6163_t1_0132_0000_2

Document généré le 27/09/2015

logiques, résume en un manuel Hoepli ce que l'on sait du lexique, de la phonétique et de la syntaxe de l'Italie septentrionale, centrale et méridionale. Le premier groupe comprend les dialectes italo-gallo-ladin et vénitiens. C'est celui que M. Bertoni a le plus étudié, et sur lequel il donne les renseignements les plus circonstanciés. Il sait très bien que la notion de dialecte, inséparable de l'idée de loi phonétique, est une construction de notre esprit. D'ailleurs, la géographie linguistique, telle que l'atlas de Gilliéron l'a rendue possible, n'a-t-elle pas ébranlé à jamais la pseudo-science naturelle des changements phonétiques? Mais il y a des groupes régionaux, des modes du langage, et cela étant assez typique pour former un « dialecte », on voit parfois ce dialecte essaimer en dehors de sa province. L'Italie a des îlots linguistiques; et M. Bertoni consacre un appendice à ce qu'il appelle les *colonies dialectales*, telles que le génois à Bonifacio (Corse) et l'italo-gallo-latin en Sicile.

La bibliographie de M. Bertoni est copieuse comme son érudition. Au § 8 (élément français) il aurait pu rappeler la communication de Paul Meyer au Congrès de Rome (1903), quoiqu'elle soit de nature littéraire. L'histoire du langage (et la linguistique est-elle autre chose?) est inséparable de l'histoire littéraire et de l'histoire tout court.

Un index de 40 pages achève de rendre pratique et commode ce traité consacré à la province la plus harmonieuse de la terre parlante.

A. COUNSON.

Bertha S. Phillpotts : *The Elder Edda and ancient Scandinavian drama*. Cambridge University Press, 1920, in-8°. Prix : 2 shillings.

L'origine du théâtre de l'Antiquité et des mystères du Moyen Age est rattachée, par certains théoriciens, au rituel du culte religieux, soit païen, soit chrétien. Ce sont des conjectures plus ou moins plausibles. Sur ces fondations hypothétiques, Miss Phillpotts édifie une nouvelle et double hypothèse, qui renchérit sur les deux autres.

C'est, primo, que certains chants de l'Ancienne Edda contiennent des débris de drames en vers; secundo, que ces

dramas étaient liturgiques et se rapportaient à un culte de la fertilité pratiqué dans les formes de l'ancienne mythologie scandinave. Les idées bien connues de Sir James Frazer, l'auteur du « Golden Bough » (Rameau d'Or) sont ainsi étendues à un ensemble de documents littéraires obscurs et confus, où l'apport des différents siècles, des différentes nations, des différentes religions est difficile, sinon impossible, à distinguer. Préhistoire, folklore, mythes primitifs, âme populaire, on peut chercher de tout cela dans les deux Eddas, dans l'ancienne littérature scandinave, dans Saxo Grammaticus et dans les savants écrits de leurs commentateurs et traducteurs. Miss Phillpotts ne néglige aucun moyen d'information : elle cite abondamment les suppositions de ses prédécesseurs, y ajoute, par petites doses, de l'un à l'autre de ses dix-huit chapitres, ses conjectures personnelles, procède par insinuations, entasse les probabilités sur les possibilités, et finit par échafauder une théorie d'aspect imposant, mais d'équilibre instable, trop ténue pour admettre une réfutation directe.

Nous objecterons cependant : 1° qu'il n'existe pas dans l'Edda de textes proprement dramatiques, rien que des dialogues ou monologues insérés dans des narrations ; 2° que les déguisements, interprétés par Miss Phillpotts comme indices de costumes revêtus par des acteurs, peuvent faire l'objet de récits aussi bien que d'actions scéniques ; 3° que les drames populaires (folkplays) anglais et scandinaves, appartenant à des âges modernes, ayant subi des influences chrétiennes, sont susceptibles d'interprétations variées.

Une intrigue amoureuse, comprenant les avances d'un galant, les refus d'une jeune fille, puis une reconnaissance soudaine suivie d'accordailles, se conçoit très bien sans aucun rituel magique de la fertilité ! Les luttes ardentes de deux rivaux, aboutissant à la défaite et à la mort de l'un d'eux, viennent naturellement compléter ce tableau des conflits éternels de l'instinct. Il est naturel que la science philologique s'efforce d'épuiser la série des hypothèses possibles, et, tôt ou tard, les dialogues et monologues de l'Edda devaient tenter la curiosité d'une critique ingénieuse à reconstituer des genres littéraires peut-être disparus. Mais ne serait-il pas plus simple de se souvenir que la récitation publique des poèmes devait revêtir un caractère plus ou moins théâtral et qu'un change-

ment d'intonation et d'attitude d'un même déclamateur pouvait suffire à charmer un auditoire ? Nous en savons si peu sur la société norvégienne avant l'adoption du christianisme, l'interprétation de la mythologie germanique est sujette à tant de contestations, que nous hésitons à suivre Miss Phillpotts, tout en rendant justice aux grandes qualités de savoir et de méthode de son exposé.

P. HAMELIUS.

Dorothea Zeglin. *Der homo ligus und die französische Ministerialität*, Leipzig, 1915, in-8°. (*Leipziger Historische Abhandlungen*, XXXIX).

L'étude de M^{lle} Zeglin a été suscitée par celle de M. Pirenne sur les origines de la vassalité lige. (*Qu'est-ce qu'un homme lige?* Bulletins de l'Académie Royale de Belgique, classe des lettres, 1909.) M. Pirenne faisait procéder la vassalité lige de la ministérialité. M^{lle} Zeglin s'est proposé de rechercher si pareille hypothèse était fondée.

Les recherches de l'auteur sont très étendues et conduites avec une méthode qu'il faut louer. La documentation est abondante; on n'y rencontre pas le défaut de tant d'érudits allemands contemporains qui ignorent systématiquement ce qui se publie hors de chez eux.

Le travail de M^{lle} Zeglin apporte à la science des données intéressantes au sujet des diverses acceptions dans lesquelles est pris le mot *ligus*, comme en ce qui regarde les rapports entre le vassal lige et son seigneur. Tout ce que l'auteur dit notamment des divers aspects sous lesquels se manifeste la fidélité particulière impliquée par la ligesse, est excellent.

Nous ne pouvons en dire autant de ce qui concerne la ministérialité, où l'auteur se laisse trop dominer par l'esprit de système. Si elle admet très justement l'existence d'une ministérialité en Lotharingie, elle conteste l'existence d'une ministérialité en France : les chevaliers serfs et les fonctionnaires non libres que l'on y rencontre au XI^e siècle ne s'y sont pas groupés en classe sociale; il ne peut donc, assurément, être question de ministérialité.

C'est là, pensons-nous, une erreur : il est vrai que les chevaliers serfs ne se sont pas groupés en France en une classe